

LE TIERS-ÂGE

David Buratti-Fayolle

Le Tiers-Âge

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persée.fr

REMERCIEMENTS

Une immense reconnaissance envers Laure pour son enthousiasme et ses encouragements vitaux : sans toi, ce livre n'aurait sans doute comporté qu'un seul et unique chapitre.

Une étreinte spéciale à Stéphanie « Bibiche » Bardes pour sa présence indéfectible et sa douceur enfouie sous une fine pellicule de dureté.

Et un grand merci à Gaëlle « Yallah » Paut pour ses conseils littéraires affutés.

Pour Luna « Lunita », mi niña tesoro...

NUIT FROIDE

Aran jeta une petite branche de cornouiller dans les flammes vacillantes. Le feu de garde n'avait nul besoin de prendre une forme vigoureuse ou impressionnante, ce n'était qu'un outil pour tenir en respect les rôdeurs de la nuit et réchauffer un peu la sentinelle.

L'entablement qui bordait l'entrée de l'abri de pierre, aux formes étranges et rectilignes, offrait un point de vue imprenable sur la plaine, huit coudées plus bas. Ce promontoire mettait ainsi le clan des Azhânas à l'abri de l'homme qui assaille et des bêtes qui égorgent. La nuit était calme, troublée parfois par le cri d'agonie d'un campagnol surpris par le renard ou la fuite désespérée de l'antilope saïga devant une meute de loups cendrés. On pouvait presque distinguer le reflet du grand fleuve à l'est, derrière une mince ligne d'érables et de genévriers, et imaginer le ballet silencieux des grands fauves venus s'abreuver entre deux courses.

La sphère ocre se prélassait sur une jonchée d'étoiles, elle atteindrait bientôt son zénith ; Aran se leva, renifla avec attention l'air paisible et frais et jeta à tout hasard quelques pierres au pied de la terrasse, afin d'effrayer d'éventuels prédateurs tapis dans les buissons de laïche et de bruyère. L'heure était enfin venue d'éveil-

ler Goûn et de lui confier la protection du sommeil du petit groupe. Aran alimenterait le petit foyer intérieur avant de s'allonger sur les lourdes peaux de bœuf musqué, au côté d'Aya et de son fils Rohn.

Le cube rocheux se mit alors à gronder ; Aran sentit un sourd grognement lui marteler la plante des pieds avant de remonter dans chaque follicule de ses cheveux. L'instant suivant ne fut qu'un mélange confus d'images et d'impressions, le craquement rauque de la roche qui se fend et croule sur d'autres roches, la vision de l'affaissement brutal de la baume, les cris mêlés des babouins *dinopithecus* réveillés en sursaut dans leurs arbres et des hommes épouvantés dans l'abri, ces derniers hurlements très vite réprimés par l'éboulement meurtrier. La terre avait tremblé et la montagne carrée s'était brisée, dissoute, elle avait dévoré la tribu des Azhânas, mais épargné la petite terrasse, qui s'élevait maintenant comme une dent unique au milieu de la taïga.

Aran était figé. Aran se sentait nu. Il était seul.

ENFIN SEUL ! Libéré de cette horde de primitifs puants qui ne pensaient qu'à bouffer de la viande (crue de préférence), chasser des bestiaux qui ne leur avaient rien demandé ou se battre contre d'autres clans encore plus dégénérés qu'eux, et forniquer à qui mieux mieux juste pour dire qu'ils « perpétuaient l'espèce ». Et surtout, surtout, qui vous auraient défoncé la tronche à coup de massue si vous aviez eu le malheur de suggérer un bain collectif pour le bien-être de la tribu, ces barbares incultes !

Aran se calma et s'étendit face aux étoiles pour rêvasser.

Regarde, rien que la fois où j'étais parti chasser tout seul – je sais, c'est dangereux, mais certains jours, croyez-moi, j'aurais encore préféré me cogner un ours des cavernes ou une panthère géante à mains nues, plutôt qu'endurer un après-midi cueillette avec ces raccourcis du bulbe –, donc je tombe sur un nomade des tribus du Sud, un mec vachement poli et super en avance sur plein de trucs. On passe trois jours dans le maquis à courir le lièvre géant et à parler du vaste monde. Zayan m'explique qu'il a été banni de son clan pour une sordide histoire de propriété de caverne : je lui offre donc l'hospitalité de notre aimable grotte, car un homme seul dans la savane devient une proie plus faible qu'un chevreau de lait.

Connaissant le sens de l'accueil des miens, je vous cache pas que j'étais un tout petit peu nerveux quand même. Mais lui, il se disait « curieux des autres » et, au pire, il avait l'air super motivé à l'idée de partager son savoir. Bon, l'accueil a été pire que glacial, mais dès qu'il nous a eu montré comment faire un feu et rôtir la cuisse de gazelle, ça a tout de suite détendu l'atmosphère. J'avais pris soin de prévenir mon nouveau camarade que les miens, c'est par l'estomac qu'on les conquiert, pas par le cerveau, qu'ils n'ont pas encore trop pris le temps d'explorer. Alors on bouffe, ça détend tout le monde et le pauvre croit que c'est gagné. Et à la lueur du feu, il parle, il parle, des nouvelles armes, des astres, de contrées de nous autres inconnues, et c'est super intéressant, tellement intéressant qu'au bout de deux minutes, je suis le seul à l'écouter, les autres crétins, vu qu'ils ont le ventre plein, ils ronflent comme des rhinocéros en rut ! Je ne suis même pas étonné. Je les excuse auprès de mon invité en prétendant que leur journée (en gros bouffer-forniquer-dormir-bouffer) a dû les achever.

Le lendemain, Karg, un grand benêt serviable à ses heures, décide de se bouger les fesses dès son réveil (à midi) et part poser des collets à lièvre (que j'ai fabriqués, bien sûr, il a essayé de le faire tout seul, il a failli y laisser deux doigts). Au bout de trois minutes on l'entend hurler comme un dindon blessé et on le voit revenir en courant pour s'écrouler au milieu de la grotte – je savais que ça poserait problème qu'il prenne une initiative. Ce tordu avait confondu un terrier de lapin et un nid de vipères, il avait la main gonflée comme une coucourde et il était en train de tourner de l'œil. Zayan commence à sortir des outils effilés en os et de petites feuilles jaunes. « Médecine », m'explique-t-il. Mais sur ce, notre chaman déboule et Zayan lui explique qu'il va expulser le venin avec ses étranges aiguilles avant de poser un emplâtre de feuilles sur la blessure, et dans deux-trois jours, Karg pourra à nouveau fainéanter dans la caverne comme avant. Vexé, jaloux, notre chaman lui a interdit de pratiquer et lui a montré les avancées de notre propre médecine : il a baragouiné une prière à Mère Nature, a saisi sa vieille hache de pierre et lui a tranché – salement, il ne voit presque plus rien depuis dix lunes – le poignet. « Parti, le poison », a expliqué le chaman. « Intéressant », a prudemment conclu Zayan.

Le matin suivant, Karg s'était vidé par le moignon comme une outre percée.

Comme je l'ai dit plus tôt, l'homme du Sud était très poli, il a gardé ce qu'il pensait pour lui, mais le chaman, qui est aussi susceptible qu'incompétent, était vexé et a passé la soirée à ruminer dans sa barbe que c'était sûrement une vengeance de Mère Nature pour avoir voulu tenter une médecine inconnue et donc sûrement inefficace. Le culot du vieux ! Mais comme c'est lui « l'Homme-Médecine », on respecte et on dit rien. On essaye juste de jamais se blesser.

Le jour suivant, à la fraîche, l'étranger me propose une balade au bord du fleuve : à cette heure-là, il y a peu de risques de rencontrer des prédateurs. Il doit commencer à me faire bien confiance car en chemin, il m'avoue que cette virée a un but bien précis : selon ses mots, mon aimable tribu et moi, on « pue comme des rats morts d'avoir bouffé un chat crevé ». Ça me vexe pas, je l'aime bien et, de toute façon, je ne connais que cette odeur et je vois pas trop ce qui pose problème. Mais comme je suis un tantinet plus ouvert et hospitalier que mes camarades, je le suis les yeux fermés. Arrivés au bord d'une piscine naturelle, il m'explique qu'on va s'asseoir dans l'eau et se frotter avec les feuilles grasses qu'il sort de sa besace. Là, malgré ma tolérance naturelle, je m'offusque. « Avec tout le respect et l'amitié que j'ai pour toi, je me couche pas sur la viande que je mange, je vais pas me vautrer dans la flotte que je bois, non ? ».

Patiemment, il me demande de lui faire confiance et je prends ainsi mon premier bain à dix-sept hivers révolus. Bon, en sortant, on sent bizarre à cause des feuilles de savonnier (ça sent le « propre », prétend-il), mais ça détend et, au pire, j'ai la chance de tomber sur un tapis de girolles, alors j'ai pas tout perdu.

Le seul problème c'est qu'au retour mes primitifs de potes ne reconnaissent pas notre odeur de loin et nous prennent pour des ennemis. À vingt pas, ils se mettent à nous balancer des pierres grosses comme le poing. C'est les pires chasseurs de la savane mais pour une fois, y'en a un qui fait mouche et je me ramasse le gadin en plein dans l'arcade. Au bout d'un moment, ils reconnaissent nos voix implorantes et arrêtent le tir. Je suis un peu colère en entrant dans la grotte, mais personne n'a l'idée de s'excuser : ils ont vu la besace remplie de girolles, y'a plus que ça qui les préoccupe. J'ai le front à moitié ouvert, mais tout le monde s'en fout, tant que je ramène à bouffer ! Enfin, je suis quand même

content que ça n'émeuve pas plus que ça le chaman, je ne tiens pas à perdre la tête sur une de ses interventions « médicales »... Pour ne pas le vexer, Zayan m'entraîne quand même à l'abri des regards et me soigne avec ses potions à lui. On revient pour constater que les copains se sont pas laissés abattre par la blessure du meilleur chasseur du groupe – moi – et ont englouti tous les champignons : ça fait plaisir...

Le soir même, quand toute ma tribu dort à poing fermés, harassée par une nouvelle journée de glande et de glorieux combats (la lapidation d'un des leurs), l'homme du Sud m'annonce qu'il partira à l'aube, et j'ai la vague impression de déceler un certain soulagement dans sa voix...

Vers l'est, à l'horizon, les vagues collines sombres s'ourlaient d'une brume orangée. Le grand feu avait été allumé, le soleil préparait son ascension froide dans un ciel voilé. C'était le moment précis où les derniers prédateurs nocturnes regagnaient furtivement leurs refuges, avant le réveil des chasseurs diurnes. Les premières à se montrer furent une petite bande de hyènes étiques qui trottaient avec empressement, pour avoir la primeur d'une éventuelle carcasse délaissée par les carnassiers de la nuit. Une pluie fine se mit à tomber, qui fit remonter jusqu'au petit promontoire d'Aran tous les parfums de d'humus et d'airelles de la terre en contrebas.

Encore choqué par l'incompréhensible catastrophe, Aran se laissa porter par son instinct de préservation et, sans prendre la peine d'étouffer le feu de garde, il commença à descendre de son petit perchoir de pierre, en empruntant les marches inégales formées par l'éboulement. À mi-chemin, son regard fut attiré par une pâleur entre deux pierres. En dégageant quelques petits rocs, il découvrit la main aimée, dont le poignet était orné d'un délicat

bracelet de petits os de rhésus. Ses doigts effleurèrent la paume, mais ne rencontrèrent que le froid de la mort. Ce fut alors que son cerveau primitif mais déjà subtil assimila l'ampleur du désastre : la tribu entière, dont sa compagne Aya et son jeune fils Rohn, avait péri et gisait à jamais sous le tumulus de pierre. Aran laissa alors l'animalité envahir chaque fibre de son corps et il lança un long hurlement, entrecoupé de sanglots de douleur, en direction des étoiles mourantes.

Le rire des hyènes le tira de sa prostration. Laissant couler l'eau apaisante sur ses joues, Aran posa un instant son front dans le creux de la main sans vie, puis il détacha le bracelet d'os ; il huma l'odeur d'Aya sur le bijou et s'empressa de le mettre à l'abri dans sa petite pochette pectorale en cuir de chevreau. Quelques pas encore et son pied nu toucha le sol humide et gras de la plaine sauvage.

DÉPART

A dossé à l'amas de pierres de la caverne effondrée, les sens aux aguets, Aran prit le temps de faire l'inventaire de ses possessions. Sa besace de cuir grossier contenait la maigre réserve de viande séchée qu'il avait prévue pour agrémenter son tour de garde, les quelques plantes médicinales que le chaman, bon herboriste malgré son ignorance crasse et sa suffisance, confiait à chaque chasseur pour soulager d'éventuelles blessures, une paire de collets pour capturer par surprise le lièvre ou la perdrix, et la planchette et l'archet en bois de lierre qui permettaient de faire naître le feu. À sa taille pendait sa hachette de pierre, un outil indispensable pour la collecte du bois mais aussi pour se défendre contre les crocs des félins, et ses deux couteaux en os dur. Cette ceinture maintenait aussi dans son dos le propulseur pour lancer plus loin la sagaie qu'il tenait dans sa main gauche. Sa main droite serrait enfin un casse-tête de chêne, fin mais plus maniable que la lourde massue.

Il laissa un instant vaguer ses pensées primitives. *La plus petite troupe de guerriers est à même de tenir tête aux assauts du guépard ou de la panthère, et peut terrasser l'ours, le lion des rocs ou le rhinocéros laineux. Mais tout seul, même si je suis le seul chasseur digne de ce nom de mon clan, je ne miserais pas une peau de*